

## Sujet de la séance : Introduction au séminaire 2

### Sur la foi de l'art

Le séminaire aura pour vocation de dégager le savoir originel et totalement irréductible à tout autre qui se tient dans l'art.

C'est bien ce *fait* : il y a de l'art, il y a des œuvres d'art dès qu'il y a des humains et partout où il y a des humains, qui nous intéresse. Ce n'est pas d'abord l'acte de création artistique qui nous mobilise, ni l'éventuel jugement de goût que nous pouvons porter sur les œuvres, ni même exactement l'interrogation sur leur sens et comment elles viennent modifier notre regard. Nous voudrions prendre la mesure de ce donné : il y a, inhérente à la condition d'homme, une nécessaire et vitale présence de l'inutile ou plus précisément d'un certain style d'inutilité qui ne se laisse réduire ni à la technique capable d'assouvir nos besoins et d'assurer notre survie, ni à la magie participant à l'euphémisation du monde pour le rendre supportable (ô interprétations débiles des peintures de Lascaux comme rites magiques pour augmenter les chances d'attraper du gibier !) L'art, l'existence de l'art, affirme autant que l'antériorité du don sur l'échange et peut-être pour les mêmes raisons, une ouverture vers la gratuité comme vers ce qui compte plus que le reste.

A cet égard, il a un lien incontestable avec la religion – mais, elle aussi, il la transcende par ce que H.G. Gadamer a appelé « l'indifférenciation esthétique » visant la propriété des œuvres d'échapper à l'horizon culturel et religieux qui les a engendrées pour les rendre capables de s'installer souverainement dans n'importe quelle autre culture sans rien renier de leurs origines. C'est bien la religion grecque qui entre au musée avec la statue du dieu, mais tout autrement qu'elle n'a été vécue.

Or l'existence de l'art entendu ainsi est indispensable non seulement aux sociétés (ce qui d'ailleurs le place au cœur du politique que pourtant il transcende) mais aussi aux individus humains, à tous, même s'ils n'en prennent pas conscience ou croient que l'art sert au divertissement et sa connaissance à la promotion sociale distinguée. Car l'art est la présence d'une puissance de bouleversement inouïe, à partir de laquelle s'incarne dans une matière sensible la pure transcendance dans la pure immanence – le nouménal séjourne dans le phénoménal – la folie de l'absolu témoigne contre la sagesse des hommes. Il ne serait pas très difficile de montrer que cette position est structurellement liée à celle de la foi, acte par la radicalité duquel, dans n'importe quel domaine, un horizon nouveau, un champ inédit peut être ouvert à tout moment.

En deçà du logos, et pourtant déjà langagier (selon la belle métaphore de Walter Benjamin qui pose la même relation entre l'art et le langage qu'entre l'éclair et le grondement du tonnerre qui en parle) l'art a donc une dimension politique proposant d'inscrire les individus dans la Cité *comme* le sont les œuvres d'art puisqu'ils sont, eux aussi, des puissances de libération inattendues – et une dimension éthique : chacun a à attendre, aux aguets, la suite de son existence en tant qu'elle est toujours sur le point de lui livrer la *compréhension* de ce qui, justement, se joue dans l'art : la vérité et l'au-delà de la vérité, la vérité incarnée.

Alain Cugno

\* \* \*

### Sensibilité et foi

Il y a une intuition simple corrélative de notre expérience sensible, c'est celle de la difficulté si ce n'est de l'impossibilité de sa réduction au cadre d'une conscience constituante. Le donné sensible échappe de facto au mouvement englobant de la conscience et révèle une ouverture originaire en deçà de l'implication de celle-ci dans la perception. Deux expériences permettent de clarifier et de se rendre disponible à cette intuition : L'expérience de la beauté et celle de la co-donation originaire du sensible et de l'affectif.

La beauté est la manifestation de l'inachèvement du sensible. Si l'on admet une définition élargie de la beauté comme « intensité du sensible », il faudrait comprendre cet inachèvement comme irréductibilité de l'intensionnel à l'extensionnel dans notre expérience sensible. L'intensité, comme vécu intensionnel, révèle l'indéfinition de l'extensionnel (spatio-temporel) comme étant un inachèvement du sensible. Elle donne aussi l'intuition que son achèvement possible n'est pas commensurable avec l'extensionnel en lui (les structures perceptives). Toutefois, afin de préserver la supposée pureté du plan d'immanence, on pourrait éventuellement en rester au constat de l'extensionnel indéfini, qui ne serait le signe d'aucun inachèvement et qui n'appellerait donc aucune possibilité d'achèvement. Mais n'est-ce pas là réduire l'immanence à l'extensionnalité, ce que par ailleurs l'idée de « plan » suggère. D'où peut-être l'intérêt de revoir notre schématisation de l'immanence en parlant d'un *ouvert d'immanence* (au sens topologique d'« ouvert ») plutôt que de *plan d'immanence*, préservant par là la possibilité (intuitionnée) d'une ouverture non-extensionnelle (autrement dit radicale et imprévisible) du sensible.

À cet égard, l'expérience de la beauté comme intensité nous empêche de nous considérer comme le seul point virtuellement hors du plan d'immanence, sachant qu'il faut un tel point pour réduire l'immanence à l'extensionnalité. L'expérience de la beauté nous enjoint de nous ressaisir à même notre sensibilité comme chair, comme chair du monde indistinctement. Cette dynamique de ressaisie inclusive nous permet d'aborder l'autre pan de l'ouverture du sensible, sa co-donation avec l'affectif. *Sentir* et *éprouver* vont originairement de pair (on devrait également ajouter *imaginer*, mais cela nous mènerait dans une autre direction qui sera aussi à explorer). Cette caractéristique de l'expérience sensible montre également une incomplétude, en ce sens qu'elle pointe ces possibilités non réalisées que seraient les données impliquant le même donné sensible associé à d'autres tonalités affectives que celle effectivement co-donnée avec lui (c'est peut-être le sens d'une exploration artistique comme celle de l'expressionnisme). Il faut dire que ces *possibilités non réalisées* ne sont pas extensionnellement prédéterminées ; en effet, à titre d'exemple, je ne peux pas projeter quelle serait mon expérience d'un même paysage co-donné dans une tonalité amoureuse lorsqu'il sera co-donné dans une tonalité colérique, ça ne peut être que l'expérience elle-même qui me révélera cette configuration radicalement nouvelle du donné sensible (le paysage). Les différences affectives ouvrent le sensible à des possibilités radicales loin du fantasme abstractionniste d'un sensible saisi dans l'élément du neutre.

En résumé, je n'adhère pleinement au sensible que dans la mesure où j'y reconnais, suite à une expérience caractérisée par l'étrangeté (expérience de la beauté ou de la co-donation du sensible et de l'affectif), des perspectives possibles vers l'inconnu, vers le nouveau, le radicalement nouveau faisant événement et le transformant. La foi perceptive, si nécessaire à notre existence pratique, serait incomplète si elle n'était pas associée à la foi en la transformation radicale du sensible, laissant ouverte la question de la possibilité de son achèvement.

Maintenant, si l'on fait un saut rapide du côté de la foi religieuse afin de voir les similitudes et les co-implications avec l'expérience sensible (esthétique au sens large), l'on découvre que les concepts d'*inachèvement* ou d'*incomplétude* rapprochent les deux vécus.

Si la foi est un assentiment, au-delà de la raison, à une configuration de sens organisant le réel mais surtout le possible de l'existence, elle n'est telle que parce qu'elle est, d'abord et tout à la fois, le vécu de l'incomplétude du soi humain et de sa possible complétude ; et ceci à travers des tonalités affectives (l'amour en tête), des projections imaginatives (les variantes possibles du réel, par exemple le paradis) et des configurations sensibles (des possibilités réalisées - rendues réelles - à l'impossible, par exemple les miracles).

Il s'agit donc de l'inachèvement du monde sensible dans notre vécu sensible et de l'inachèvement du soi humain dans le vécu de la foi ; avec dans les deux cas des possibilités radicales d'achèvements à l'horizon. Mais n'est-ce pas le même inachèvement qui serait celui d'une intériorité élargie qui me comprendrait moi et le monde sensible indistinctement. L'extériorité serait, de mon côté ce qui m'est plus intérieur à moi-même que moi-même, et du côté du monde son possible radical. La chair est aussi bien ma chair que la chair du monde. Je suis l'ouverture du monde sensible à un extérieur tout autant que le monde sensible est mon ouverture à un extérieur. Ce double inachèvement et cette double ouverture font que j'ai le même destin que le monde tel qu'il se donne à moi dans la sensibilité ; sensibilité qui est le lieu unifié du salut. Une telle unification est donc compréhensible grâce à la re-visitation topologique du couple intérieur/extérieur.

Enfin il est possible qu'il y ait des variantes à cette topologie selon les différentes fois religieuses, et que l'extérieur soit plus ou moins abstrait ou sensible, par exemple si l'on compare la foi chrétienne à celle de l'islam ou du judaïsme. Mais il est loisible de constater un retour du sensible et de son rôle pivot dans les formes de foi les plus abstraites. L'extérieur radical s'éprouve, se goûte, se sent, se touche plus qu'il ne se dit ou qu'il ne se raisonne.

Oumar Kanaan